



Introduction

Les chemins de la puissance

« Nous croyons par tradition au sujet des dieux, et nous voyons
par expérience au sujet des hommes que toujours,
par une nécessité de nature, tout être exerce
tout le pouvoir dont il dispose »
Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*

Les questionnements sur la puissance, qu'elle soit individuelle (celle du souverain) ou collective (celle d'un État ou d'un empire) sont *a priori* de l'ordre du banal : en quoi consiste-t-elle ? d'où vient-elle ? comment se construit-elle et se délite-t-elle et surtout pourquoi ?

Les réponses à ces questions sont cependant tout sauf simples et ont considérablement changé avec le temps, superposant et croisant de façon complexe les grilles de lecture au point qu'il est sans doute impossible de formuler une théorie univoque de la puissance.

Le fait qu'elles s'appliquent au cas spécifique de la Chine, pays hors norme, ne contribue pas à les simplifier.

Des origines de la puissance

La réponse à la question qui porte sur la définition de la puissance est simple si l'on comprend la puissance comme la *capacité de faire*, c'est-à-dire d'imposer un pouvoir sur un territoire plus ou moins important qui peut être à taille humaine (celle de la *potestas familias* romaine), ou à l'échelle d'un État ou d'un empire, et enfin, à l'heure de la globalisation, de la planète entière.

La réponse portant sur les origines de la puissance est déjà un peu plus complexe.

Incontestablement la puissance est initialement d'origine divine et reconnue comme telle par des individus mortels. C'est pour y accéder, pour être comme Dieu qui peut discerner le Bien du Mal, qu'Ève se laisse tenter par le serpent au jardin d'Éden. Par suite, tous les détenteurs humains de la puissance, des pharaons aux rois de l'époque moderne, le sont en raison d'un rapport privilégié au divin, que ce soit par filiation, par prédestination, par onction.

On retrouve aussi cette influence chez les Romains qui ont pourtant, comme aucun peuple avant eux, rationalisé, codifié, hiérarchisé et systématisé à l'extrême la notion de puissance. Le champ de la puissance de l'empereur, qui reste lié au divin par le culte impérial et celui d'Hercule, y est délimité d'abord par la *potestas* (cumul des pouvoirs civils hérités des magistrats romains dont ceux des tribuns de la plèbe) qui comprend l'*imperium* (autorité sur l'appareil militaire), la *coercitio* (pouvoir de contraindre pour assurer la discipline collective), l'*auspicia* (pouvoir religieux), et ensuite par l'*auctoritas principis* (autorité spécifique liée à son titre de premier citoyen de Rome).

C'est avec la question de savoir comment la puissance se construit, se délite puis disparaît que les choses se compliquent vraiment dans la mesure où les réponses ne peuvent se concevoir que par rapport à une construction historique toujours idéologisée, voire une philosophie de l'histoire devenue téléologique à partir du XVIII^e siècle.

Pendant l'Antiquité, les constructions historiques, un peu à l'image de la vie humaine, du cycle des saisons comme ceux des planètes se sont élaborées à partir de conceptions cycliques du temps où se succédaient naissance, apogée et déclin des civilisations.

Cette conception a connu une première remise en cause avec l'adoption du monothéisme et de la religion chrétienne qui ont introduit une vision linéaire de l'histoire (le Christ est mort une fois pour toutes et ne reviendra pas avant le Jugement dernier), depuis les origines du monde jusqu'à l'Apocalypse à venir.

Elle en a connu une seconde avec la philosophie occidentale des XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles qui a, par le biais de l'humanisme et des Lumières, laïcisé l'histoire grâce au concept de progrès qui implique que toute société se déplace de façon régulière vers un état supérieur, vers la civilisation, la démocratie, l'abondance. Le point de vue général adopté au-delà des divergences conceptuelles se résumait au fait que selon l'aphorisme pascalien « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ».

À l'époque moderne, les premières grandes constructions explicatives de la puissance : Machiavel et Hobbes

Comme toutes celles qui suivront, les premières grandes lectures de la puissance s'appliquent à L'État avant d'envisager ses rapports avec ses congénères sur des fondements d'ailleurs identiques.

Les deux premières constructions modernes explicatives de la puissance étatique sont dues à Nicolas Machiavel (1469-1527) et Thomas Hobbes (1588-1679).

Dans un contexte où l'histoire reste cyclique, la puissance chez Machiavel est exprimée par l'État (un corps civique fondé sur le passé de la fondation d'un pays) et surtout du héros, le Prince, qui l'incarne et cherche à le bâtir. Dans un monde où règne la violence, il doit pour cela faire preuve de *virtu*, vaillance ou capacité d'anticiper plus que vertu, pour s'adapter aux aléas de la *fortuna*, c'est-à-dire du destin et qui dicte sa volonté à ceux qui n'y opposent pas de résistance. Le but ultime du Prince n'est ni le bien commun ni le service de Dieu, mais de stabiliser son pouvoir par l'utilisation de la force et des apparences.

H. Kissinger (1923-), J. Nye (1937-) s'inscrivent aujourd'hui dans cette filiation.

Henry Kissinger, d'abord en raison de son appréciation de ce qui fonde les États-Unis, se montre attaché à toujours évaluer correc-

tement les circonstances et à s'adapter au contexte pour prendre les décisions adéquates.

Joseph Nye ensuite développe une conception assez comparable de la puissance par sa métaphore du « jeu d'échec à trois plateaux » selon laquelle le XXI^e siècle se caractériserait par la superposition de trois strates (militaire, économique, transnationale) auxquelles doit correspondre, pour chaque niveau, un jeu adapté qui tienne compte de la mise en œuvre d'un *soft power* à même de gagner les esprits et les cœurs.

Chez Hobbes, tout part de l'homme qui est une mécanique mue plus par ses passions que par la raison et qui vit pour cette raison dans un univers de confrontation des passions mécaniques... L'humanité livrée à elle-même, sans ordre social, aurait été condamnée à la disparition si elle n'avait pas ressenti la peur de disparaître. L'homme a été sauvé par sa peur de mourir et son instinct de conservation qui l'ont conduit à la création d'une construction monstrueuse, le *Léviathan*, c'est-à-dire l'État, qui est un homme en plus grand et qui a la souveraineté pour âme, la prospérité et la richesse de ses membres pour force, l'équité et les lois pour raison...

Le même raisonnement vaut chez Hobbes pour la communauté internationale qui n'est que l'interférence de relations d'hommes artificiels mus par leurs intérêts dans un monde chaotique et dont le salut ne peut passer que par l'organisation et la mise en place d'un Léviathan planétaire.

C'est en ce sens que l'on fait de Hobbes l'un des pères de l'école réaliste selon laquelle les États sont les seules incarnations de la puissance dans un environnement international instable et anarchique constamment remis en question par les intérêts et les changements de statut (par la redistribution des pouvoirs) des membres qui le composent.

Il y a là une parenté avec Élias Canetti (1905-1994), *Masse et puissance*, Robert Kagan, Hans Morgenthau (1904-1981) et Z. Brzezinski qui est aussi redevable à Machiavel.

La puissance en perspective à l'échelle de l'histoire : les « Maîtres penseurs »

C'est à partir du XVIII^e siècle que la philosophie de l'histoire a fait son entrée dans la mise en perspective de la puissance avec un trio majeur, celui des *Maîtres penseurs* que furent, selon André Glucksmann, Emmanuel Kant (1724-1804), Friedrich Hegel (1770-1831) et Karl Marx (1818-1881).

Chez Kant, l'homme est mauvais par nature mais l'espèce humaine chemine cependant vers le triomphe du droit et la mise en place de sociétés organisées aussi bien à l'échelle infra-étatique qu'inter-étatique. C'est le fruit de la volonté de *la Nature* qui a un projet et une finalité pour l'homme. La Nature utilise le progrès et la liberté pour faire triompher le droit, la loi et la morale. À l'échelle internationale, Kant privilégie de façon spécifique trois facteurs principaux d'intégration qui sont le commerce, la démocratie et la transparence des négociations. L'acheminement de l'histoire conduirait ainsi à l'universalisation de la morale, au triomphe des constitutions républicaines et à la paix perpétuelle.

Des thèses voisines ont été plus ou moins récemment développées chez Maurice Bernard et Michel Doyle qui font le lien entre la diffusion de la démocratie et de la culture du compromis avec l'imposition et le maintien de la paix. Elles le sont aussi par Henri Bourguinat qui, comme beaucoup d'autres, estime crédible à terme les possibilités de mise en place d'un gouvernement mondial, ou par Richard Rosecrance qui voit les stratégies des États actuels comme celles de puissances marchandes dans une mondialisation en voie de régulation par les organisations internationales dédiées.

Pour Hegel, l'Histoire est l'histoire de *l'Esprit*, ou de *la Raison*. Cette dernière s'incarne à un moment donné et de façon transitoire, par ruse, dans un peuple et un empire avec pour finalité l'avènement de la liberté de l'homme qui se réalise dans l'art, la religion et la philosophie. Les États, par le biais du grand homme, accomplissent leur mission historique souvent par une violence qui conduit à la

fois à leur épanouissement et à leur déclin. Pour Hegel, la violence et la guerre sont instrumentalisées par la Raison pour remédier la tendance des États à se refermer sur eux-mêmes : les peuples qui ont peur de la mort préfèrent devenir esclaves de la vie et perdent leur indépendance.

Chez Marx enfin, qui se place lui aussi dans une perspective de perpétuelle transformation, *la Matière* qui a remplacé la Raison progresse sur un mode dialectique avec pour moteur la lutte des classes. Selon le schéma bien connu de la vulgate marxiste se seraient ainsi succédé quatre étapes au cours de l'histoire : la communauté primitive, la société esclavagiste dont la société Romaine est l'archétype, le régime féodal, le régime capitaliste. À l'État bourgeois du XIX^e siècle doivent ainsi succéder l'État socialiste puis, à l'époque du communisme, une société et un monde sans États.

Dans le prolongement des analyses de Lénine (1870-1924) et Rosa Luxemburg (1871-1919), les thèses défendues par Antonio Negri ou Daniel Bensaïd restent marxisantes. L'ordre mondial actuel est celui du capital devenu monde et les institutions internationales (OMC, FMI, Banque mondiale, G8...) sont des dispositifs institutionnels à ses ordres. L'antagonisme de classe y reste actif, incarné par une nébuleuse internationaliste en gestation autour des mouvements altermondialistes, écologiques, ou autres ONG...

À l'heure du postmodernisme, la nécessité d'autres grilles de lecture...

Depuis les années 1970, le postmodernisme, en critiquant d'abord la littérature puis l'histoire dans leurs formes comme dans leurs buts, a procédé à un travail de déconstruction profond des lectures de la puissance qui s'appuient sur la transcendance, qu'il s'agisse bien sûr de Dieu, mais aussi de la Raison et de la Matière. De façon générale, ce mouvement considère que les progrès de la science ont rendu possible l'abandon des métarécits de la Modernité qui visent à donner des explications englobantes et totalisantes de l'histoire

humaine. Ses tenants observent ainsi, comme Hayden White dans *Metahistory*, qu'il y a « un composant idéologique irréductible dans tout récit historique de la réalité ». Ils sont conduits aussi comme Jean-François Lyotard (1924-1998), en rejetant la notion d'objectivité, à remettre en cause la possibilité d'interprétation de l'histoire. La plupart des postmodernes préfèrent ainsi à un discours univoque une pluralité des récits qui ont tous la même valeur au risque d'ébranler toute légitimation de la puissance.

C'est dans ce contexte, lié à la fin de la guerre froide lorsqu'il est devenu clair selon le mot d'Yves Lacoste qu'entre les États les rivalités territoriales et économiques avaient au moins sinon plus d'importance, que les lectures géopolitique et géoéconomique du monde ont retrouvé droit de cité suite à la parution en 1993 de l'ouvrage de Luttwak, *Le Rêve américain en danger*.

Le recours à la géopolitique américaine comme viatique de la puissance

Les thèses de A. T. Mahan, H. Mackinder, N. Spykeman, Z. Brzezinski, S. Huntington et des néoconservateurs ont le mérite de présenter les grandes lignes explicatives de la montée en puissance des États-Unis au XX^e siècle.

Alfred Tayer Mahan (1840-1914), qui est l'un des précurseurs de la géopolitique et le père de la géopolitique américaine, s'est pour l'essentiel attaché à la lecture de la montée en puissance britannique et les leçons à en tirer. Il explique ainsi l'expansion britannique des XVIII^e et XIX^e siècles par le pari maritime tenu de bâtir une flotte et de contrôler les routes maritimes à l'échelle du monde tout en veillant à l'équilibre des puissances sur le continent afin de prévenir l'émergence d'un concurrent. Pour lui, les États-Unis, qui sont aussi une « île » protégée par l'Atlantique et le Pacifique, doivent s'inspirer de la stratégie maritime anglaise en se dotant à la fois d'une flotte en capacité d'intervenir partout dans le monde et de ses bases de ravitaillement qui en seront le relais. À l'échelle du globe, il préconise

que les États-Unis s'allient avec le Royaume-Uni pour le contrôle des mers et océans et pour s'opposer à toute tentative hégémonique en Europe (Allemagne) comme en Asie (Japon). Il préconise aussi une alliance États-Unis/Europe pour, à terme, combattre les ambitions des États asiatiques.

H. Mackinder (1861-1947) prolongé par Nicolas Spykman (1893-1945) ont défendu l'idée que la puissance, le contrôle du monde, passait par la maîtrise du *heartland* pour le premier, du *rimland* pour le second, c'est-à-dire le croissant périphérique composé des États littoraux européens, du Proche-Orient, de l'Asie côtière où se trouvent les principales zones de passage et d'échanges mondiaux.

Z. Brzezinski (1928-) s'inscrit dans la lignée des deux auteurs précédents en défendant le principe de l'hégémonie américaine et en recherchant les moyens de la conserver. Pour lui, les États-Unis sont la première, la seule et peut-être dernière superpuissance globale de l'histoire en raison de sa domination dans les domaines militaire, économique, technologique et culturel. Cette situation de *benign power* est bénéfique car un monde dans lequel les États-Unis n'auraient pas la primauté connaîtrait plus de violences et de désordres, moins de démocratie et de croissance économique... Le maintien de sa primauté est ainsi indispensable non seulement pour le niveau de vie et la sécurité des Américains mais aussi pour l'avenir de la liberté, de la démocratie, des économies ouvertes et de l'ordre international. Pour ce faire, comme chez Mackinder, le contrôle du continent eurasiatique, qui depuis près de cinq cents ans n'a rien perdu de son importance géopolitique, reste essentiel dans la mesure où « une grande partie de la puissance économique et politique de la planète (y) est encore concentrée sur sa périphérie occidentale, alors qu'à l'autre extrémité, l'Asie est devenue un foyer dynamique de croissance économique de plus en plus influent politiquement ».

Par ailleurs les « néocons » comme William Kristol, David Horowitz, Robert Kagan, Norman Podhoretz, Richard Perle ou Paul Wolfowitz sont, comme Brzezinski, convaincus de la supériorité du modèle politique américain et de sa valeur universelle. Mais au titre de ce